

# Nous sommes des enfants.

*Sylvain Rochex*

## Introduction

Voici une petite réflexion selon un prisme particulier. *Nous sommes des enfants* et cela est mal, cela est destructeur, cela est antinaturel. Le *nous* désigne ici la quasi-totalité des adultes théoriques actuels. Tous ceux qui ont dépassé les dix-huit ans et qui sont des enfants politiques, voir des enfants tout court.

Vous êtes sûrement plus habitués à l'idée courante qu'il serait noble, quand on est un adulte, d'« être resté un enfant ». Oui, ce serait noble et ce serait une idée intéressante, si la société était réellement et très majoritairement composée d'adultes. Mais dans la mesure où nous avons majoritairement affaire à des enfants, se pâmer devant ceux qui seraient « restés des enfants » devient parfaitement idiot. Comme si cela était exceptionnel ! « oh toi, tu es resté un enfant, vraiment ! » Dans un monde composé d'enfants qui s'ignorent, ce genre de vue fait grise mine. D'ailleurs, si les gens continuent de faire semblant de chercher qui parmi nous serait merveilleusement resté un enfant, je fais exactement le travail inverse : je recherche ceux qui sont vraiment devenus des adultes. Et ça ne court pas les rues...

Mon regard sur autrui a changé. Je ne vois plus que des *enfants* ou presque et je vais vous expliquer en quoi cette perception n'est pas le fait de l'arrogance ou d'un sentiment de supériorité.

En analysant toujours plus profondément la société dans laquelle je vis et en étudiant certains philosophes tels que Cornélius Castoriadis ou Jacques Rancière, je pense avoir simplement affiné ma perception de mes contemporains et je pense qu'aujourd'hui, je les vois davantage tels qu'ils sont vraiment : des *enfants*.

C'est le drame, la pathologie de la société d'aujourd'hui. Toutes les sociétés humaines n'ont pas connu cette pathologie. En tout cas, jamais à un tel degré et de nombreuses sociétés ont travaillé à s'en écarter le plus possible.

C'est un sentiment puissant, une idée cristalline, puissamment logique. Ce sentiment s'accompagne de la découverte d'un immense désir : je voudrais et j'ai toujours voulu vivre dans une cité composée d'adultes, c'est à dire dans une *polis*

selon la définition de l'Athènes antique. Nous voilà donc avec un sentiment et un désir ; mais voici une troisième chose en corollaire, un ressentiment : j'en ai plus que marre de vivre dans un jardin d'enfants et je veux sortir le plus vite possible de ce jardin d'enfants ! Car c'est bien joli de parler d'individualisme, de consumérisme, d'égoïsme concernant l'époque actuelle, mais pourquoi user (et s'user) d'un nombre si grand de termes alors qu'un seul suffirait largement ?!

### *Enfant.*

Et pourquoi ne pas se précipiter sur cette solution à la plupart de nos problèmes : Grandir, devenir des adultes, faire une société composée majoritairement d'adultes.

### **Nous sommes hétéronomes.**

Tout le monde utilise fréquemment le mot *autonomie* dans un sens approximatif et infiniment plus pauvre que celui conféré par son étymologie. Pour la plupart des gens, l'*autonomie* désigne le fait de « se débrouiller tout seul ». Le sens originel est beaucoup plus politique et conséquent. Le *nomos* étant la loi, l'*autonomie* est le fait de se donner à soi-même, ses propres lois, individuellement ou collectivement. Même si le terme est couramment utilisé dans un sens approximatif, c'est un mot à connotation positive, fortement usité, qui fait sens pour beaucoup de gens. Le sort réservé à son antonyme : l'*hétéronomie* est étrange. C'est, pourrait-on dire, le grand absent des conversations. En 2012, en France, cet autre mot, pourtant simple antonyme de l'*autonomie* est carrément absent du paysage, inconnu au bataillon pour la plupart des gens. Comme tous les mots peu usités, il est perçu comme un mot d'intellectuel, autrement-dit, il n'appartient pas du tout au langage courant. Chacun peut percevoir que sa construction n'est pas si terrible que ça avec le préfixe *hétéro* qui est très connu de part son utilisation dans le mot hétérosexuel, néanmoins, ça ne change rien, l'*hétéronomie*, ou *être hétéronome* ne veut strictement rien dire pour beaucoup de gens. Même avec une explication jointe, c'est rarement suffisant, le mot ne fait pas sens immédiatement. Pourquoi ? En fait, c'est un mot-clé qui change notre réalité, ouvre un territoire inconnu, nous met au travail et appelle beaucoup d'autres mots. C'est le chef d'un champ lexical inconnu et émancipateur. Bref, c'est un gros-mot !

Je vous disais donc que je trouve son sort étrange comparativement à celui du mot *autonomie*. Où donc y'aurait-il une bizarrerie ? Le mot qui appartient au langage

courant, le plus usité est celui qui est le plus éloigné de nous, qui nous qualifie le moins, qui nous représente le moins tandis que le mot qui nous définit le plus individuellement et collectivement est, lui, un parfait inconnu.

La caractérisation de nous-mêmes se fait par du connu et du non-connu. Il fut un temps où les hommes ne connaissaient pas l'écriture. Cette non-connaissance, comparativement aux hommes qui connaîtront ensuite l'écriture, les caractérisent. Peut-être que si nous connaissions l'hétéronomie, elle cesserait de nous définir. De même que les hommes qui se sont mis à écrire ont changé de définition.

Selon les théories de philosophie politique classique, la société actuelle est une société *hétéronome*. Les individus sont eux-aussi *hétéronomes*. C'est la caractéristique première de notre société et la caractéristique première de l'homme *moderne*. Ni la société, ni l'individu ne sont *autonomes*, et c'est pourtant ce mot-là qui est connu. Le mot qui nous définit le mieux : *hétéronomes*, n'est pas connu.

Il n'est pas connu car il n'est tout simplement pas enseigné et le fait que nous soyons *hétéronomes*, et non-*autonomes*, non plus. En l'enseignant, l'institution prendrait un risque qu'elle ne veut évidemment pas prendre, ce serait l'équivalent de se tirer une balle dans le pied. En effet, l'aspiration à être vraiment autonome serait décuplée à grande échelle et la mort des institutions actuelles serait programmée puisque nos institutions actuelles tirent leur essence de l'*hétéronomie*. L'éducation actuelle sert le maintien du régime et enseigne donc l'hétéronomie et la soumission sous couvert de l'inverse : autonomie et émancipation.

Et je ne veux pas de ça ! Je veux vivre avec des gens intéressés et concernés par l'en-commun, par le bien commun. Je veux vivre avec des gens qui savent la différence entre *autonomie* et *hétéronomie* et comment on peut obtenir l'*autonomie*.

Je veux vivre avec des gens qui savent le pouvoir, la (vraie) démocratie, qui ont une science des abus de pouvoir, des conflits d'intérêts. Je veux vivre avec des gens qui considèrent que tous les adultes sont au sommet : tous potentiellement gouvernants, et tous gouvernés par le Dèmos, lui-même capable d'autolimitation (science de l'adulte).

C'est ça que je veux, je pense que c'est possible et la réalité présente n'a rien à voir avec ça. Je suis donc frustré. C'est cette immense frustration qui me fait écrire ces lignes.

La caractéristique première de l'homme *moderne* est donc d'être un arriéré. Là-dessus, je vous renvoie vers un passage de « *le monde morcelé* » où Castoriadis explique très bien le ridicule qui existe dans le fait de nous appeler *modernes*. L'homme moderne n'est pas *autonome*, il est *hétéronome*. Or, des hommes ont déjà été *autonomes*. L'homme d'aujourd'hui ne se donne pas à lui-même ses propres lois, l'État et « *l'institution imaginaire de la société* » les lui donnent. Voici donc un premier élément de taille pour affirmer que nous sommes des enfants : nous sommes plus arriérés politiquement que certains anciens mais nous avons tout de même l'audace de nous appeler *modernes* et de nous penser comme les plus avancés.

Ridicule.

## Une société d'enfants conduit toujours à la barbarie

Le roman *Sa majesté des mouches* de William Golding présente le devenir sociologique d'un groupe d'enfants débarqué sur une île déserte.

En étant livrés à eux-mêmes, ces enfants sombrent petit à petit dans la barbarie et le chaos au lieu de parvenir à échafauder un vivre ensemble harmonieux. Ce roman est pour beaucoup une allégorie de l'inclination naturelle des sociétés humaine vers la barbarie. Le fait que les protagonistes soient des enfants renforcerait ce trait puisque leur innocence au début du récit symboliserait la pureté originelle avant de croquer dans la Pomme.

Cette histoire, ou plutôt le fatalisme qu'elle charrie, m'a toujours gêné aux entournures comme beaucoup. Mais ce, jusqu'à aujourd'hui. J'y vois tout à coup autre chose. J'en fais une autre lecture. J'entends un autre message de la part de l'auteur.

Je fais la nouvelle interprétation suivante : cette histoire nous dit l'inclination naturelle d'une société d'hommes pour la barbarie *si et seulement si* les hommes qui *devraient être* adultes sont des enfants. C'est pour cela que l'auteur a placé des enfants. Pour nous dire : voici la trajectoire immuable *si* nous sommes des enfants, *quand* nous sommes des enfants car une société humaine viable est construite par les hommes adultes, non par les enfants. Voilà ce que Golding veut nous dire ! Et il nous dit aussi que le politique est mené par des intelligences adultes, par des personnes qui ont le souci du bien commun par citoyenneté, pas par des enfants qui pensent surtout à jouer et qui ont beaucoup de mal avec les qualités de l'homme adulte : vigilance, pudeur, courage et vergogne. Être adulte, c'est se sentir concerné

par l'en-commun d'une cité. C'est habiter la cité, non uniquement son logis. L'enfant habite sa chambre, l'adolescent la maison, et l'adulte la cité. Dans un pavillon, dans une voiture, on ne peut y trouver que des enfants.

Le roman de Golding nous dit que si ceux qui tentent de faire société ont des esprits d'enfants alors, oui, il y a une promesse de barbarie.

L'*hétéronomie* est donc une promesse de barbarie.

La destinée des enfants de *Sa Majesté les mouches* est effectivement ce qui se passe souvent pour nos sociétés. Mais à aucun moment du roman nous ne percevront plus les protagonistes comme des enfants, on les ressent enfant à tout point de vue d'un bout à l'autre du récit. Ils sont bien des enfants et ils agissent comme des enfants, en enfants. Barbares et cruels, ce sont bien des enfantillages qu'ils réalisent. Quand nos sociétés glissent vers la barbarie, c'est que le nombre d'adultes réels est trop bas et que nous sommes de plus en plus uniquement entre enfants. Quand nos sociétés s'abîment, nous agissons exactement comme *les enfants de sa Majesté des mouches*. Est-ce que c'est bien clair ?! Il ne faut donc plus lire ce roman à l'envers ! Ce n'est pas les enfants de *Sa Majesté des mouches* qui agissent comme des adultes sur une mauvaise pente, c'est l'inverse. Les adultes sur une mauvaise pente quittent leur état adulte pour devenir progressivement des enfants, les enfants du roman de Golding.

Le roman *Sa Majesté des mouches* est fataliste, il nous dit qu'une société d'enfants ne peut pas espérer faire société. Je pense que donc que malgré tout ce que ce roman a pu laisser comme fatalisme dans les souvenirs, il lui reste en contrepoint l'optimisme suivant : un groupement d'adultes-vrais peut largement espérer faire société de façon satisfaisante voir plus encore.

Notre civilisation a donc un seul et unique problème à résoudre pour en finir avec les maux qui la rongent. Elle doit prendre conscience que ses rues sont hantées par des enfants et tenter de remédier à cet état de fait. Il y a trop peu d'adultes, c'est-à-dire trop peu de citoyens.

## La dispersion

Une autre caractéristique de l'homme actuel est la dispersion, l'atomisation. C'est un des buts du capitalisme pour dominer toujours plus. Cette dispersion est géographique, matérielle, et donc au final mentale. L'autonomie est impossible sans ancrage, sans terre, sans continuité. La vie de l'homme actuel est faite de très nombreuses discontinuités quotidiennes. Sans arrêt, il faut préparer la fin d'un temps et le commencement d'un autre. Une vie de deuils permanents, on ne va jamais au fond des choses, on fait mourir ce qui n'a pas eu le temps de naître, oui, on avorte sans arrêt. A peine arrivés, les gens sont déjà partis. Et le *nomos* démocratique meure de ça.

Toujours dans les transports, je ne vois pas ce qu'on peut construire comme ça. Les échelles : internationale, nationale et régionale sont pourtant objectivement trop grandes pour chacun d'entre-nous. Pour nous épanouir, pour agir, nous avons besoin de la Cité, de la *polis* de la Grèce ancienne. La plupart des gens n'en ont strictement aucune culture. Il n'y a pas de *polis* et ils n'y pensent pas un seul instant.

Cette dispersion, ces sauts de puces continuels, ces fuites répétées, cette difficulté de concentration, je veux aussi y voir la caractéristique d'un enfant politique. Et je ne crois pas que je force ma thèse en disant ça. La dispersion est une caractéristique biologique, pourrait-on dire, des jeunes années. Mon chien quand il était chiot était totalement dispersé, on le sait mal mais c'est d'ailleurs le principal défaut d'un chiot qu'on souhaiterait idéalement un peu plus présent à nous et à lui-même (tellement il est mignon), mais il dérive constamment (et naturellement).

Franchement, là en 2012, comment ne pas avoir le tournis avec tous ces enfants qui voyagent et se déplacent sans cesse ? Le nombre d'avions en l'air et le nombre de voitures sur les routes est tout bonnement hallucinant, délirant ! Sur les réseaux sociaux, les gens annoncent sans arrêt des destinations, des déplacements à l'échelle de la planète – Je vais en Indonésie, au Chili, à Madrid, à Londres... Ils y vont comme ça ! Les doigts dans le nez !

En termes de tourisme, vous connaissez l'idée répandue selon laquelle les gens connaissent mieux les contrées lointaines que leur propre territoire d'habitation. Je pense que les Chambériens (je suis de Chambéry) connaissent effectivement mieux la Sagrada Familia de Barcelone que leur propre cathédrale.

Les vrais écologistes de la fin du XXème siècle ont décrit les hommes contemporains destructeurs de la terre et vivant sans terre comme « hors-sol », je pense que nous

devons aujourd'hui formuler l'étape suivante : aérosol. L'humanité est aérosol, c'est-à-dire totalement dispersée, foutue en l'air. Cette dispersion nous fait être constamment séparés des autres. Cette dispersion provoque directement la solitude la plus extrême pour chacun d'entre-nous et une incapacité démocratique crasse.

Et l'idée de *polis* s'oppose parfaitement à cette dispersion, elle rassemble les individus sur un territoire politique, sur un territoire où la *praxis* est possible. La *polis* relie les individus. Elle les oblige au face à face constructif. Elle empêche de fuir ses responsabilités et la rencontre avec les autres. Elle contraint les individus à chercher, à réfléchir au vivre ensemble et aux règles de cette vie commune. Quand on ne vit pas avec les autres, comme c'est le cas, pourquoi se fatiguer à réfléchir aux lois communes ? Quand on voyage, l'hétéronomie est totale, nous ne sommes plus concernés par le *nomos* (ni le notre, ni celui du lieu où nous nous trouvons), puisque nous nous mettons la plupart du temps en posture de touriste, c'est-à-dire de spectateur et de consommateur.

La *polis* forge la communauté. La *polis* hait l'avion et recommande de limiter les déplacements en dehors d'elle-même. Je vous vois évidemment venir avec une accusation de repli sur soi. Si c'est le cas, c'est que vous m'avez mal compris. Si je m'exprime ainsi sur la dispersion et sur la *polis*, c'est justement pour lutter contre le repli sur soi, conséquence directe des phénomènes de dispersion. Moins nous sommes dispersés, plus nous pouvons rencontrer les autres et approfondir avec eux. Une vie d'homme ne permet pas d'approfondir conjointement avec les habitants de Sydney, New-York, Tokyo, Dakar, et Londres, non ce n'est physiquement pas possible.

On parle sans arrêt d'ouverture aux autres pour justifier ces voyages incessants, mais je n'y crois pas une seule seconde. Pour s'ouvrir aux autres, il faut un point fixe, s'asseoir, s'arrêter et arrêter de courir, sans quoi on ne peut pas faire beaucoup plus qu'un signe de la main. Oui, on pourrait assez bien illustrer les choses ainsi : les hommes actuels passent leur vie à faire des signes de la main aux quatre coins du monde sans même avoir le temps de recueillir ne serait-ce que la réponse identique, et ils sont contents. Mais je ne vois là strictement aucune « ouverture aux autres ». Le voyage fait parti de la sphère privée, pas de la sphère publique.

Je ne vois pas du tout la nécessaire *polis* comme un État-nation aux frontières fermées, non je suis internationaliste. La *polis* doit évidemment être ouverte et permettre une liberté de circulation et d'installation, mais la nécessaire concentration des citoyens, la limitation écologique des allés et venues doivent être

désirées par le *dèmos* et enseignées dans la *paideia* (l'éducation des citoyens pour faire d'eux des adultes capables de gouverner).

La véritable écologie appelle donc directement la *polis*. Ce devrait être la réponse numéro une et constante aux problèmes environnementaux. Ce paramètre n'existait même pas dans l'Athènes antique, mais aujourd'hui, la naissance et la définition des *poleis* pourraient très logiquement se faire sur critères écologiques. Les territoires écologiques autonomes conduiraient facilement aujourd'hui à définir les différentes *poleis*. Nous avons donc les mêmes raisons que les athéniens de la Grèce ancienne de faire une *polis* démocratique, plus une autre, qu'ils n'avaient même pas et qui est énormissime ! Et un objet anodin peut nous aider grandement à définir la *polis* aujourd'hui : le vélo, (ou le vélo électrique pour rajouter quelques kilomètres et des côtes). Le territoire que chacun peut parcourir quotidiennement à vélo, c'est cela la *polis* écologique du XXIème siècle.

Parlons un peu des déménagements. Les gens déménagent sans arrêt pour un oui ou pour un non. Et aujourd'hui, il y a dans les foyers des milliers d'objets et de meubles à transporter. C'est une galère infâme de déménager mais ça ne semble pas freiner grand monde. Aujourd'hui : ça déménage !

Et en ce qui concerne le fait de vivre : on verra ça plus tard !

## **La Démocratie directe est le régime adulte pour des adultes**

Au temps de la Démocratie Athénienne, le nombre d'adultes-citoyens était très élevé et les jeunes étaient éduqués pour accroître ce nombre, pour qu'il y ait toujours plus d'adultes-citoyens dans la cité. Le système éducatif de la Grèce antique, *la paideia*, se donnait comme but de former des citoyens véritables, politisés, aptes à *parler*, à raisonner, se sentant concernés par le bien commun, par le sort des autres, par la vie publique. Le souci central de *la paideia* était de former les êtres pour qu'ils soient autant capables de gouverner que d'être gouvernés. Si *la paideia* avait un tel but c'est parce que les Grecs avaient comme but premier de maintenir dans la durée la Démocratie et la paix dans la cité, gage de la prospérité. Bon, ils avaient un autre problème : celui de posséder un esprit guerrier vis-à-vis des cités alentours. Ceux qui étaient plus intéressés par la sphère privée que par les affaires publiques étaient minoritaires (aujourd'hui c'est la majorité) et les athéniens les fustigeaient du terme *Idiotès*, oui, il s'agit bien d'une des origines du mot idiot.



La Démocratie directe est le régime politique des adultes. **Tous les autres régimes sont des régimes d'enfants.** Pour bénéficier du régime le plus adulte possible, il faut donc tout mettre en œuvre pour que les jeunes générations deviennent des adultes-citoyens.

## L'Éducation, la *paideia*.

Quand je dis : **nous sommes des enfants**, je ne dis pas cela *pour vous donner une image*, non, nous le sommes **vraiment** ! L'Éducation Nationale, qui a germé dans la tête d'un homme au service d'une classe sociale particulière : *Jules Ferry*, ne fabrique pas du tout des adultes, elle n'émancipe pas, elle fait l'inverse, elle maintient les êtres à l'état d'enfant. C'est les faits qu'il faut observer, non ce qui est annoncé ou les impressions douteuses laissées chez les uns et chez les autres.

Il est tellement facile de faire croire à des situations émancipatrices qui n'en sont pas le moins du monde. « *L'école permet l'émancipation et nous sommes en démocratie* », le mensonge tient bon car il recouvre tout. Nous pouvons, disais-je, observer les faits et notamment le spectacle de tous ces gens mangeant des bâtonnets glacés au citron au bord de la piscine privée de leur pavillon, encadrés par des thuyas superbement taillés, mais nous pouvons aussi nous focaliser sur la forme prise par ces milliards de consciences d'enfant.

Qu'est-ce qu'une conscience d'enfant ? C'est une conscience *hétéronome*, qui subordonne constamment l'être à un état supérieur, qui sépare l'être de cet état supérieur. C'est une conscience qui regarde les structures du monde comme un enfant regarde un ciel étoilé ou comme un citoyen japonais regarde le mont Fuji. C'est une conscience qui n'a pas conscience de ses capacités intellectuelles, qui n'intellectualise pas les rapports de domination, et pour qui la fiction proposée par les dominants correspond à la réalité toute entière.

Dans une Démocratie directe composée d'adultes-citoyens, chacun est au sommet et les choses se déroulent sur le toit du monde tandis que de vrais enfants jouent dans la plaine et que des adolescents sont en train de monter. En *hétéronomie*, les êtres ont tous été abandonnés à flanc de coteau, ils vivent continuellement avec la domination, avec le principe inégalitaire dans la chair. Éduquer nos jeunes devrait être de conduire chacun au sommet et faire société devrait être d'établir un sommet suffisamment large et accessible à tous où l'acte de vérifier et de s'inquiéter sans cesse que tout le monde soit bien arrivé est une véritable institution.

Le sentiment de devenir adulte devrait définitivement correspondre en tout point à ce sentiment qui nous traverse vigoureusement et plaisamment quand nous atteignons un sommet de montagne sur lequel nous trouvons du monde et des visages connus ou aimés. Cette métaphore banale et apparemment éculée de la randonnée serait moins banale et éculée qu'il n'y paraît concernant la Démocratie et la *paideia*. Il y figure à merveille toutes les vues sociologiques, tous les rapports naturels et prospères.

Quel est le parcours ? Nous sommes sur la même ligne de départ, nous espérons rester ensemble, puis les différences de rythmes apparaissent, l'étalement de la fatigue n'est pas la même, les accélérations ne se produisent pas aux même moments et les chemins empruntés sont différents. Certains serpentent, d'autres coupent tout droit etc. Pour une randonnée costarde, on peut observer un étalement des arrivées au sommet sur un intervalle d'une heure environ, c'est-à-dire pas grand-chose, juste le temps pour les premiers de retrouver une respiration normale et de se désaltérer comme il faut. Mais, tout le monde finit par arriver au sommet : c'est le but de la manœuvre. Le dernier, dont la langue touche par terre le long de la dernière tranche, est rejoint en courant par le premier qui lui porte son sac et le pousse, ce qui fait éclater de rire les deux. Lorsqu'ils retrouvent enfin les autres, ils sont applaudis pour marquer cette réussite collective. Et puis ensuite, *ça y est*, tout le monde est au sommet, c'est un acquis. Celui qui continue de monter là où c'est encore possible est même réprimandé, invité à *ne pas faire le pitre (l'enfant)* et à rejoindre rapidement la communauté qui a vaincu la pente et qui peut enfin faire société en cette place gagnée.

Que se passe-t-il si une personne n'est toujours pas arrivée au sommet au bout de deux ou trois heures ? Une équipe de courageux dévalent la pente à toute bombe à sa recherche. Si la nuit se rapproche, on appelle les secours, hélicoptère et compagnie. Il y a cette idée pure qu'on n'abandonne personne, qu'on ne laisse personne errer sans fin entre le départ et le sommet.

Voyez-vous toujours qu'une vieille métaphore dans ce que je vous raconte, ou bien un peu plus ? N'est-ce pas cela dont nous avons besoin : de vivre tous ensemble, au sommet, après la randonnée de l'enfance qui nous a séparé eu égard à des *périodes sensibles* différentes ? Non, ce n'est pas utopique ! Les athéniens de la Grèce ancienne ont vécu les choses ainsi.

La jeunesse actuelle passe de domination en domination sans jamais en finir. Quand le terme semble approcher, la jeunesse atterrit sur la domination ultime et indépassable : l'État. Il n'y a donc jamais de fin à la domination, les êtres

n'atteignent jamais le sommet, ne deviennent jamais adultes. Le sommet demeure dans la brume et ils supposent que d'authentiques adultes, là-bas, travaillent pour le bien-commun. Il est clair que l'imagination joue un grand rôle. Chaque adulte devrait être au sommet avec les autres, mais chacun reste égaré dans la montagne dans sa cabane pavillonnaire et fait de temps en temps des signaux de fumée, ou pousse des petits cris stridents.

Que ce soit un punk dans un squat ou un bourgeois dans un pavillon, les deux sont dans une cabane d'enfant : ridicule et précaire morceau d'*autonomie* volé aux parents.

L'idée qu'il y a aujourd'hui dans les universités le champ des *sciences de l'éducation* me rend extrêmement perplexe. Mais ce qui me rassure c'est qu'on trouve aussi les *sciences politiques*, imposture dès le départ révélée par une antinomie, une annulation dans les termes. La politique c'est le jeu des opinions, pas de sciences là-dedans si ce n'est dans la manipulation des opinions. Ceci peut peut-être nous aider à considérer qu'il n'y a pas plus de *sciences de l'éducation* que de *sciences politiques*. Éduquer c'est amener chacun au sommet pour que chacun participe de concert au jeu des opinions. L'étude des moyens pour amener tout le monde au sommet serait les *sciences de l'éducation* ? Sans doute, mais il ne s'agit pas de ça en réalité. Au pays de *Jules Ferry*, il s'agit d'étudier les moyens qui permettent d'abandonner chacun quelque part à flanc de coteau at vitam là où il fera le moins de bruit possible et comment montrer discrètement les raccourcis vers le sommet uniquement à certains.

Alors qu'il faudrait répéter sans cesse à nos jeunes que l'objectif est bien d'atteindre le sommet vers dix-huit ans, qu'à partir de là, ils *seront* tous l'État, qu'ils seront tous gouvernés et potentiellement gouvernants, qu'ils auront, *tous*, la possibilité de tout remettre en question chaque jour, d'écrire le droit, de penser les lois, de donner leur opinion tous les jours dans le but de transformer la cité pour le bien du plus grand nombre possible, et qu'ils seront encouragés à faire tout cela avec passion et enthousiasme. L'Éducation Nationale ne dit pas ça et le professeur d'histoire marxiste et démocrate de base qui le dit profère un gros mensonge tant il est marginal et tant le système dans lequel il est désire exactement le contraire.

L'Éducation Nationale martèle pendant 20 ans aux jeunes qu'Élection égale Démocratie. Bref, l'Éducation Nationale ment comme un enfant, c'est-à-dire de façon totale, non subtile, par un mécanisme de retournement total des concepts. Les professeurs, dans leur rapport de soumission avec la hiérarchie et l'État qui

relève d'une *hétéronomie* totale, sont eux-mêmes des enfants. Nous avons donc bien *des enfants* qui apprennent à *des enfants* comment demeurer *des enfants* toute leur vie. Comme le dit si bien Ivan Illich dans son excellent livre « Une société sans école », l'école enseigne uniquement l'école, elle ne peut rien enseigner d'autre qu'elle même. Autrement dit, l'école est un immense jardin d'enfants qui tourne en rond et qui ne produit rien. L'école est le plus formidable outil de conservation de la société inégalitaire, de la société des enfants de Golding. L'école est au service des enfants *pour les sauvegarder*.

La première caractéristique de l'homme adulte est de parler aux autres de manière la plus efficace possible. Pour les athéniens de la Grèce ancienne c'est la culture de l'éloquence et ils considéraient qu'elle appartenait davantage au domaine de l'acquis que de l'inné. Aujourd'hui, et c'est un drame, l'éloquence est surtout vue comme quelque chose d'inné et une caractéristique des notables, des artistes et des aristocrates.

La démocratie athénienne s'est terminée en -322 avec la prise par les macédoniens. Et avant cela, certaines turpitudes s'étaient peu à peu installées comme la domination des orateurs. La démocratie est effectivement constamment menacée par l'*hubris*, c'est à dire une difficulté à l'autolimitation inhérente à sa nature et les athéniens ont chuté peu à peu le long du 4<sup>ème</sup> siècle. La recherche démocratique pour éviter les pièges de l'*hubris* et les pièges du pouvoir, continuera avec nous si nous nous mettons à nouveau sur le chemin de l'autonomie. D'ailleurs, j'ai ma petite idée pour lutter contre la domination des orateurs : ça concerne un certain type d'enseignement du théâtre dans la *paideia* et tout au long de la vie. Rendre le plus possible de monde capable de prendre la parole et capable d'un minimum d'éloquence est la seule façon de lutter contre la domination potentielle des orateurs.

L'éducation nationale est entièrement au service de l'hétéronomie sociale et elle se débrouille magnifiquement pour écarter tout ce qui serait émancipateur et pourvoyeur d'autonomie réelle. Un des meilleurs exemples en est l'enseignement du théâtre. Tout le monde est d'accord pour dire que la pratique du théâtre rend libre, autonome, fort et émancipé. Le théâtre pratiqué par tous met les êtres et la société sur le chemin de l'autonomie. Le théâtre est originellement un des piliers de la vraie démocratie. A Athènes, c'était une véritable institution politique qui était un des faits collectifs les plus centraux auquel tout le monde participait. Or, le théâtre n'a jamais été une matière du tronc commun de l'éducation nationale. La société a fait du théâtre un art dépolitisé qui ne concerne pas tout le monde. Dans l'éducation, le

théâtre est toujours optionnel, « la dernière roue du carrosse », souvent. Il vient et puis repart. On en fait, on en fait pas, peu importe. On en fait parfois « à côté », en plus. Quand on en fait, c'est absolument génial, grisant et riche pour notre être tout entier, ça « libère », mais cela reste à la marge. Les classes populaires n'en font pratiquement pas. Et pourtant, l'enseignement du théâtre permettrait un sacré rééquilibrage dans cette école qui entérine les inégalités sociales.

Prenons un exemple très concret. Un jour, quelqu'un m'a montré la présence sur Internet d'un « commentaire composé » du texte de Jean Tardieu « le Sacre de la nuit » réalisé par une Sophie de quelque-part (oui, un nom à particule), élève de première scientifique. Cette Sophie avait pu dans cet exercice mener à bien toutes les preuves de sa classe sociale, l'exercice étant naturellement fait pour elle et pour lui permettre de se distinguer des autres classes sociales.

« Le Sacre de la nuit » de Jean Tardieu est pourtant un texte de théâtre !! Pourquoi donc en faire des commentaires composés, à part pour offrir une autoroute à Sophie et des murs à d'autres élèves ? Pourquoi ne pas simplement monter et jouer à fond : « Le Sacre de la nuit » ? Le travail de théâtre ne nous amènerait-il pas infiniment plus loin en terme éducatif, de pluridisciplinarité, de transversalité, d'égalité, afin de fabriquer des adultes égaux et coopératifs ? Le travail de théâtre ferait apparaître des difficultés pour Sophie que sa classe sociale seule ne suffirait plus à abattre. Ceux dont la classe sociale ne leur permettaient pas ou très mal l'exercice du commentaire composé, trouveraient là mille autres terrains d'expression et de réalisation de soi. Le théâtre amènerait immédiatement l'idée d'une réussite essentiellement collective et non individuelle comme c'est le cas pour le commentaire composé. De plus « Le Sacre de la nuit » est une romance, un échange amoureux très puissant, et cela produirait des effets tout à fait exquis. Les duos formés jouiraient d'une rencontre privilégiée des plus excitantes et des plus motivantes. Des duos qui se transformeraient forcément en intense amitié, voir plus si affinité ;). Bref, en passant du commentaire composé du Sacre de la nuit, au jeu du Sacre de la nuit, cela équivaldrait au passage d'une société de compétition sociale, à une société d'entraide et d'amour. Et l'exercice du « commentaire composé » utile au théâtre (équivalent du travail sur table de théâtre) serait produit collectivement en même temps que le travail de théâtre.

## Égalité culturelle, égalité politique.

Si on parle d'Égalité Culturelle et de Démocratie Culturelle et que nous voulons exprimer combien cela fait défaut, peut-on considérer que ces choses existent sans l'adjectif « culturelle » ? Vivons-nous en Démocratie par ailleurs ? Si l'Égalité culturelle n'existe pas, est-ce différent pour l'Égalité politique ?

La situation dans la Culture n'est-elle pas qu'une réplique sectorielle du régime politique global du pays ?

Nous avons la Culture qui correspond au régime politique comme cela est toujours le cas dans l'histoire. Pour comprendre en profondeur ce qu'il se passe, il faudrait donc s'intéresser de plus près à la forme réelle de notre régime. Et pour cela, il faudrait rejoindre les travaux d'Etienne Chouard, Bernard Manin, Cornélius Castoriadis, Yves Sintomer, Jacques Rancière et consorts qui oeuvrent à remettre beaucoup de choses à l'endroit dans le domaine qui nous intéresse.

Contrairement à ce que le système nous assène mille fois par jour, le régime réel dans lequel nous sommes est le gouvernement représentatif et il n'a pas grand chose à voir avec une démocratie. Dans ce type de régime, le peuple abandonne littéralement son pouvoir politique et n'a plus qu'à ressentir son impuissance politique concernant la chose publique. Dans notre régime, l'idée de la représentation politique traverse la société de part en part et est présente dans chaque groupement humain (de la famille avec les « chefs de famille » qui perdurent jusque dans les années 90, à l'État, en passant par tous les corps intermédiaires : la commune, le département, la région, l'agglomération, l'association). L'esprit monarchique (pouvoir unitaire) d'avant 1789 est intact dans les moeurs, et ultralibéralisme aidant, nous avons une maladie culturelle du chef et de la hiérarchie. Notre société est hétéronome par définition et cela ne peut qu'impacter directement la Culture et le spectacle vivant.

Historiquement, l'essor des Arts et de la Culture a toujours été tributaire des degrés de liberté, d'autonomie et de démocratie. Ce n'est pas un hasard si une des plus grandes révolutions artistiques de tous les temps, l'Art dans la Grèce antique, se superpose en tout point à l'avènement de la Démocratie Athénienne, qui fut la seule vraie démocratie digne de ce nom c'est à dire une démocratie directe.

A Athènes, il y a 2500 ans, le théâtre (la tragédie et la comédie) était une véritable institution (Platon parlera même de *théâtrocratie*). Mais le théâtre à l'époque n'a rien à voir avec l'objet bourgeois de divertissement et d'esthétique dépolitisé

d'aujourd'hui. A Athènes, il permettait la catharsis et la dénonciation de l'*Hubris*, notamment et principalement les dérives autoritaires, oligarchiques, les comportements autocratiques. Le théâtre servait donc à protéger la Démocratie mais aussi à la faire progresser, conformément à sa nature, en dénonçant la forme des lois et des institutions du moment (exemple très connu : Antigone de Sophocle). Le théâtre pesait directement sur la Cité et les lois. C'était le *Dèmos* (le peuple) tout entier qui "commandait" le théâtre et non quelques-uns.

De plus le *Dèmos* participait énormément au théâtre.

Quand on observe l'exemple athénien, on comprend que l'Égalité culturelle et l'Égalité politique ne font qu'un et que les deux sont totalement imbriquées et interdépendantes.

Les athéniens savaient qu'il ne peut pas exister d'expert de l'universel et c'est cette idée d'absence d'expertise politique qui permet aux athéniens de forger l'idée centrale d'Égalité politique (*Isonomia*)... Il en va de même pour la Culture et le théâtre qui sont contenus dedans, qui sont des piliers d'une vraie Démocratie.

Nous vivons aujourd'hui dans une fausse Démocratie, nous avons donc une culture totalement factice et artificielle. Une culture dépolitisée qui s'auto-entretient, qui n'a aucun sens et qui ne cesse de se vider.

Un élément central pour atteindre une société adulte serait l'égalité culturelle.

La notion fondamentale d'Égalité Culturelle. Il nous faut exiger la fin des pratiques féodales dans le champ culturel. Il nous faut demander que le mot Culture soit rendu au peuple et cesse d'être récupéré par les « Institutions » au profit d'une caste et d'une vision du monde très étriquée.

La Culture, ce sont les moyens humains et matériels qui permettent à tous de se rencontrer et de mettre en question le monde. Cela ne peut pas (et ne peut plus) appartenir à quelques-uns, à une oligarchie culturelle.

Il n'existe pas (et n'existera jamais) d'experts de l'universel et de la rencontre des hommes comme il peut en revanche exister des experts en "chirurgie cardiaque" ou en "informatique". Il faut mettre un terme à toutes les escroqueries intellectuelles et autres « tartufferies » en la matière. La Culture et la compétition artistique sont deux choses qui n'ont rien à voir, et si quelques névrosés veulent s'adonner à la deuxième, l'ensemble de la population doit avoir droit à l'autre. Mais ce droit ne peut plus être simplement un insultant droit d'accès à consommer les "élus-officiels-

de-l'art" dans un rapport hétéronomique mais plutôt un droit à pouvoir être, soi-même, source de Culture pour ses contemporains.

En matière culturelle, comme dans bien d'autres, la communauté doit aider et protéger les faibles, non céder à l'hystérie de l'aristocratie culturelle. Le postulat de départ doit donc être l'Égalité Culturelle, l'Isonomie culturelle. La Culture ne doit plus être subordonnée à la capacité de séduction du Prince et à la pensée dominante. Par les méthodes actuelles, on ne peut même pas considérer que l'aristocratie culturelle soit réellement constituée des « meilleurs »; elle est constituée des « copains », de ceux qui savent faire jouer les cliques et les clans et qui savent « faire carrière ».

Certaines personnes ont aujourd'hui beaucoup trop de pouvoir dans le domaine culturel et ils ne peuvent qu'en abuser. Il s'agit de « véritables marquis » qui ont droit de vie et de mort sur toutes les propositions en matière artistique et culturelle. Il faut mettre fin à ces concentrations de pouvoir, à ces rapports verticaux et à ce jeu de chaises musicales en circuit fermé. C'est pourquoi ce manifeste appelle à un changement de régime, à une vraie Démocratie culturelle.

L'enjeu, ici, est celui de l'Éducation Populaire et de l'émancipation de chacun et de tous. L'Art officiel non-démocratique n'a jamais été et ne sera jamais au service de l'émancipation humaine, c'est un fait historique et ontologique.

Le droit de parole, pour tous, à tout moment et à tous propos et le théâtre (piliers de la vraie Démocratie) ne doivent plus être remis en question par les esprits élitophiles et par le fascisme culturel.

## **Le milieu naturel de l'adulte c'est l'*Agora***

L'agora, c'est cette place centrale publique-privé où a lieu les débats et les échanges commerciaux. L'agora respire la passion pour la politique, pour les affaires communes, les discussions du moment, les polémiques et les débats. À Athènes, la passion politique est possible et induite grâce à la participation effective des citoyens au pouvoir explicite de la Cité.

Aujourd'hui, ce milieu naturel de l'adulte n'existe pas, il n'y a pas d'agora instituée. Il y a surtout des magasins de vêtement, des centres commerciaux, des bancs publics, des bars et cafés. On observe un mépris des citoyens pour l'activité politique, une peur des polémiques et des joutes verbales. Ce mépris et cette



lassitude des citoyens à l'égard de la politique provoqués par la non possibilité de participer au pouvoir explicite : c'est l'IMPUISSANCE POLITIQUE qui se transforme en rejet.

Parrhêsia – Quasi institution. Possibilité, invitation (obligation même !) à « tout dire » = Franc parler.

« Je crois d'un bon citoyen de préférer les paroles qui sauvent aux paroles qui plaisent. »

Démosthène (403-322 av. J.-C).

L'éthos encouragé est celui qui consiste à mettre les pieds dans le plat et à donner le fond de sa pensée.

## Les choses de l'homme adulte

Le mot enfant vient du latin *infans* : *celui qui ne parle pas*. L'être humain étant bavard très peu de temps après sa sortie du ventre, l'étymologie du mot nous parle donc bien d'un être qui ne dit rien d'efficace, qui parle quand même, mais sans conséquence, ce qui équivaut donc bien, pour les structures du monde, au silence. C'est bien de nous qu'il s'agit. Oui, nous ne parlons presque jamais des choses importantes, des choses qui changent le monde, qui changent l'organisation de la cité, qui transforment notre environnement. Les nouvelles routes, les nouvelles piscines, les nouvelles prisons, les nouvelles écoles, les nouvelles bibliothèques, les nouvelles places, les nouvelles idées, les nouvelles guerres, les nouvelles règles, les nouveaux arbres, arrivent tous seuls. Sans nous. Et ça semble n'interpeller personne.

Ce qui survient à ce point-là *sans* nous, peut-il être vraiment *pour* nous ? Cette tour qui n'était pas là avant peut-elle être *pour moi* alors que jamais elle ne fut dans aucun de mes désirs ?

Ça se passe un peu comme quand on rentrait du foot, Papa avait monté un nouveau meuble dans une chambre ou avait retourné la terre du jardin.

Là, c'est pareil : nous ne faisons que constater. Nous ne sommes pas chez nous. Les choses de la cité n'ont rien à voir avec nous.

Depuis que nous sommes nés, nous n'y sommes jamais pour quelque-chose, nous ne sommes intervenus dans aucun *des choix du monde*. Parce qu'à l'évidence, nous

sommes des enfants ! Ceux qui jouent le rôle de nos parents le veulent ainsi et nous semblons l'accepter, ne jamais remettre en question l'existence de ces rôles.

Avouons-le, la plupart d'entre-nous ne s'occupe jamais de façon efficiente des choses de l'homme adulte : l'eau, la nourriture, la terre, la sécurité, l'éducation, la santé, l'habitat, les lois, les décisions importantes.

Nous faisons tout un tas de choses inutiles pour passer le temps.

Nous payons des factures, nous rangeons nos papiers, nous obéissons, nous « travaillons », nous produisons, nous consommons, nous faisons là où on nous dit de faire, nous parlons quand on nous le demande ou pour dire des choses futiles, nous disons ce qu'il faut dire. Nous admirons. Nous acclamons. Nous nous soumettons. Nous nous sentons souvent inférieurs, indignes, inaptes, trop petit. Nous faisons *ce que nous avons à faire*. Nous avons un emploi du temps, des matières, une gomme toute neuve ou un Ipad tout neuf en septembre. Un nouveau costume ou un nouveau tailleur pour la rentrée. Nous attendons la pause café récréative, à 10h, à 15h. Nous attendons les vacances, le week-end, ou l'heure de la sortie pour nous amuser, pour nous *éclater* !

Quand on est petit on dit : *je vais me faire tuer par mon père* et l'enfant que nous sommes restés dit : *je vais me faire tuer par mon boss*.

Nous disons souvent : c'est à moi, c'est à moi, c'est à moi ou bien : moi, moi, moi.

On veut sans cesse attirer l'attention sur nous, être le centre du monde.

On ne veut pas aider les autres à grandir, ben non, puisque nous sommes des enfants ; on veut juste les émouvoir.

Nous sommes impressionnés par ce qui brille. Nous croyons tout ce qu'on entend, surtout quand la parole vient de ceux qui jouent le rôle de nos parents, de ceux qui décident à notre place ou de ceux qui parlent à notre place.

Nous ne percevons pas ou peu la domination de ceux qui jouent le rôle de nos parents ou de ceux qui parlent à notre place : nous sommes naïfs, faibles, crédules, manipulables et souvent niais.

Nous croyons aussi à toutes les histoires, aux mythes fournis par ceux qui se prennent pour nos parents. Nous croyons notamment à l'histoire officielle du monde, c'est-à-dire que nous croyons, selon Simone Weil, « des criminels sur parole ».

Nous trouvons normal qu'*ils* nous disent de manger 5 fruits et légumes par jour et que l'abus d'alcool est dangereux pour la santé, oui c'est normal, nous sommes des

enfants et *ils* sont nos parents. En 2012, une loi nous demande, à nous les enfants, d'avoir un alcootest embarqué dans nos automobiles (même si on ne consomme absolument jamais de l'alcool). Nous sommes des enfants.

Cet état d'enfance, l'existence de ces deux groupes distincts, nous place de force dans l'obscurité, mais nous les croyons quand ils nous disent que les Lumières sont arrivés au XVIIIème siècle et que nous vivons *dedans*. Nous les croyons aussi quand ils disent et écrivent : Liberté, égalité, fraternité.

Nous croyons qu'*ils* sont neutres.

Et nous croyons à l'imposture du suffrage universel, à celle de l'Éducation Nationale.

Nous croyons que ce qui est présenté par *le monde des grands* correspond forcément au juste, au vrai. Nous croyons que ce *monde des grands* veut notre bien et celui de tout le monde.

On nous offre des images, une indigestion d'images. Des friandises, des fêtes, des distractions, des jeux.

Notre conscience politique est celle d'un enfant. L'Éducation Nationale sert à la maintenir ainsi.

Nous sommes vraiment des enfants... et nous nous faisons manger par le grand méchant loup !

Et on touche à tout, on court partout, on se disperse, on a du mal à rester en place, à se concentrer, à être attentif, à faire attention, à s'organiser.

On mesure mal les risques de nos actions, les conséquences de nos actes. Nous sommes inconséquents.

On dégueulasse tout, on gaspille.

Et on veut pas partager. Vraiment pas.

Nous disons doctement que les moins de six ans sont égocentriques par nature alors que nous sommes comme eux. Comme eux, nous nous ouvrons aux autres uniquement pour nous mesurer à eux, non pour construire le vivre-ensemble.

Oui, nous sommes des enfants.

Vers l'âge de 4 ans, quand on nous disait : « *choisis une histoire que tu veux que je te lise ce soir* », on entendait souvent derrière : « *Encore celle-ci ?! Mais on l'a déjà lue au moins 100 fois !* » et on répondait : « *Nan mais je l'aime bien, aller s'il te plait* ».

Cela change-t-il à l'âge soi-disant *adulte* ? Malheureusement, non !

En fonction de notre classe sociale, nous souhaitons réentendre et réentendre les mêmes histoires, se frotter sans arrêt aux mêmes personnages. Pourquoi ? Parce que nous avons « le mode d'emploi », parce que nous sommes paresseux. C'est la sinistre peur de l'inconnu... ou plus simplement le manque (sinistre aussi) de curiosité, ou encore : la paresse intellectuelle...

Nous ne sommes pas devenus adultes. Nous sommes des enfants.

La classe moyenne soi-disant cultivée veut voir : « *le médecin malgré lui* » au théâtre, tandis que les classes populaires vont voir « *Batman* » et « *Spiderman* ». D'ailleurs, quels sont les deux films à l'affiche en juillet 2012 : *Batman* et *Spiderman* encore ! Et personne ne semble s'en étonner. En juillet 2012, on trouve même à l'affiche : « *Cendrillon au far West* », et « *Blanche neige et le chasseur* » ! Damned ! Que de nouveaux personnages, que de nouveaux imaginaires ! Il leur suffit de changer le contexte, de faire *Cendrillon* au groenland et *Blanche neige et le bucheron* en 2014 ! En 2016, on aura sûrement « *Mickey et sa grand-mère* » !

Nous sommes pires que des enfants. **Nous sommes des enfants sans curiosité.**

Nous sommes pires que des enfants *car* nous sommes des enfants sans curiosité.

**Nous sommes pires que des enfants car nous sommes restés des enfants.**

Nous sommes dans l'enfance de la politique.

Quand on n'en peut plus de nos « parents », on pique une colère, on hurle, on casse tout.

C'est passager. Dans ces moments, on peut leur faire peur cinq minutes à peine, mais la plupart du temps, ils rient sous cape.

Et une fois la colère passée, on redevient de gentils petits obéissants, voir encore plus obéissants.

Il faudrait en finir avec les révolutions faites par des enfants et envisager  
une révolution menée par des adultes.

*Sylvain Rochex, août- septembre-octobre 2012*